

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 23 NOVEMBRE 1901.

ABONNEMENTS :

UN AN, \$3.00 6 Mois, \$1.50
4 Mois, \$1.00 Payable d'avance

L'abonnement est considéré comme renouvelé, à moins d'avis contraire au moins 15 jours avant l'expiration, et ne cessera que sur un avis par écrit adressé au bureau même du journal.

ANNONCES :

1er insertion 10 cents la ligne
Insertions subséquentes 8 cents la ligne

Tarif spécial pour les annonces à terme.

Publié par la Compagnie du MONDE ILLUSTRÉ,
33, rue Saint-Gabriel.

Téléphone Bell : Main 467 Rédaction : B. d. P. 785

JULES SAINT-ELME (Amédée Denault), Directeur;
COLOMBINE (Melle Eva Girof), Secrétaire.
Bureaux : 37, rue Saint-Gabriel

A NOS LECTEURS

C'est un recours à l'indulgence de nos lecteurs et lectrices que nous avons à formuler ici. Nous sentons le besoin de solliciter leur pardon, pour la livraison apparemment hâtive et incomplète, que nous leur donnons aujourd'hui, du MONDE ILLUSTRÉ.

LA VIE COURANTE

Les journaux de la semaine dernière ont énergiquement dénoncé l'immoralité de certains théâtres de notre ville et prié les autorités d'interdire l'entrée de ces funestes écoles aux enfants, aux jeunes filles.

Le MONDE ILLUSTRÉ, dont la mission est d'insuffler le goût du beau à notre jeunesse et de faire goûter à la famille les consolations de la poésie, ne peut passer sans applaudir à ces mesures aussi justes que tardives.

Depuis trente ans, et peut-être davantage, le Théâtre Royal de la rue Côté, (pour ne mentionner que celui-là que les journaux ont désigné en toutes lettres) bat et fait grosse caisse en affichant sur toutes nos clôtures, dans toutes nos vitrines—qui, par parenthèse, s'y prêtent volontiers—de grasses saletés, des excitements aux émotions brutales, des promesses d'impudicité, sans la moindre gaze de littérature, de spiritualité ou d'esthétique quelconque, sans la plus mince excuse.

Il y a des années, des années et encore, des années que ça marche ainsi ! Il est vrai que, de temps en temps, un policeman, qui s'est entendu refuser les faveurs d'une danseuse, porte une plainte, qu'un simulateur de procès se rapporte en les gazettes, qu'une amende se paie même : et ça recommence avec un regain de vigueur causé par la réclame de l'arrestation.

Depuis des années, on a habitude notre population à se nourrir de ces aliments et, tout à coup, les médecins commis au salut public—Concordie saluti !—proclament ces aliments indigestes à l'estomac de cette population qui s'y est merveilleusement accoutumée.

Cependant, quand des groupes se sont constitués pour convoquer nos gens à des spectacles dignes d'admiration, quand des théâtres se sont fondés en demandant de l'aide aux gardiens de la moralité publique, quand des entreprises artistiques ont demandé du nerf pour guerroyer contre ces institutions véreuses croissant sur notre sol, oh ! scrupules précheurs, nos excellents citoyens, nos scrupuleux autant que fortunés concitoyens ont plus fiévreusement serré les cordons de leur bourse : ils ont détourné les yeux. Quand un Crésus, sentant peut-être venir le remords d'avoir araché trop d'argent au peuple, d'avoir trop pressuré et exploité ses ouvriers, a entrepris de soulager sa conscience et d'offrir des bibliothèques aux villes qui en voulaient, nos édiles à qui l'offre était faite, ne répondirent même pas. Ils s'occupent de constructions, d'améliorations et de contrats, mais de l'avancement intellectuel, de l'instruction, des livres, des théâtres, des musées... la belle affaire !

Alors, sans conseil, sans indication, sans règle, la population si fricasse une éducation, au petit malheur des livres qui tombent sous sa main et des théâtres qui prennent les moyens de se tenir eux-mêmes debout : on avale tout ce qui se présente, du spirituel avec du stupide, du fade avec du capiteux, du céleste avec de l'immonde. Ou bien, quand par hasard s'installe une censure, on voit se combiner des gens qui ont les aptitudes et connaissances de censeurs comme un poseur d'affiches a des talents d'écrivain... J'ai vu poster en censeurs de certains théâtres des policemen ne sachant ni lire ni écrire. Tenez, pour ne pas aller plus loin, croyez ou ne croyez pas que, chaque lundi soir, apparaissait à la salle académique du Monument National un employé de notre très compétent service de police. Il venait juger de la moralité de telles pièces du répertoire français, connues du moindre liseur mais dont lui, censeur attiré, n'avait seulement jamais soupçonné les titres : Le Maître de Forges, l'Aventurière, comme aussi Cyrano de Bergerac ont eu les honneurs d'être écoutés par des boutons jaunes qui, faut leur rendre cette justice, n'y ont point remarqué d'attentats aux mœurs patriarchalement bonnes de notre pays et de notre époque...

Les gouvernements du vieux monde affectent des subventions énormes à des théâtres nationaux fondés pour propager les traditions nationales, pour sauvegarder la langue nationale, pour la faire aimer à la jeunesse. Ce sont des institutions normales où le peuple ne se peut induire en corruption intellectuelle.

Chez nous, le peuple plus moderne, moins roturier, plus alerte, plus progressif, plus américain, les théâtres poussent tout seuls et quand ils sont devenus très prospères, et que toute une génération s'est formée à leurs démonstrations, on les interdit au moment où la population est suffisamment abruti pour n'en pas prendre de contagion.

La même anomalie morale ou immorale sur les livres. On imprime les plus considérables inepties, les ouvrages les plus vides, les plus compromettants à notre honneur littéraire, et le gouvernement achète tout, favorise cette littérature qui n'a aucune raison de s'améliorer. Tous les livres passent nos douanes, excepté ceux que convoitent les officiers de l'accise et qui manquent à leur bibliothèque. Tout passe, et puis les journaux pillent, ça et là, au hasard des ciseaux, sans plus de respect pour les auteurs que pour les lecteurs.

Dans les pays où le théâtre est contrôlé, les livres sont aussi protégés, les auteurs ont droit de cité, la concurrence étrangère est taxée, les écrivains nationaux ont une carrière et ne sont point tenus de dépenser les trois quarts de leur vie à quémander un rond de cuir, qui leur permettra enfin de consacrer à l'étude quelques heures de leur journée.

Ici... J'en ai déjà peut-être dit trop. Mais je ne le regrette pas. A force de montrer le borbier où moisissent nos artistes, où stagnent nos dispositions littéraires, peut être bien que ceux qui peuvent se décideront à défendre cette cause, qui en vaut sûrement une autre, à défendre enfin les lettres canadiennes.

ENRY D'ELS.

COUPS DE PLUME

J'ose espérer que le génie qui préside là-haut à la glorification des arts va permettre qu'une gelée blanche voile aux yeux des délicats les derniers vestiges des grotesques placards qui ont sali nos clôtures, lors du passage ici d'infimes cabotins américains : Je veux parler de ces cavales à têtes de femme, symbole de je ne sais quoi, qu'une police peu galante a laissé s'étaler en nos principales places publiques, dans les vitrines de buvettes etc... Etrange manière d'inculquer à vos fils le respect de la femme, base de l'éducation morale d'un peuple. Mon Dieu je sais bien que dans la pensée d'un sportman.—C'est le cheval qui devrait se plaindre de cette substitution de tête, mais je ne comprends pas que des hommes intelligents puissent supporter ce dégoûtant spectacle, sans avoir un coup de sang !... Ah ! Cyrano tu es bien mort—et je soupçonne la réclame de t'avoir donné le coup de pied de l'âne !... Tu aurais pourfendu d'un coup de sabre, toi, brave Cyrano cette odieuse profanation de la femme.

Cyrano de Bergerac !

Enfoncés l'imbroglia Tarte-Préfontaine, la balciné... L'événement du jour est la magistrale interprétation du rôle de Cyrano de Bergerac par M. Prad. Mlle Ethel a été délicieuse dans Roxane. De ses créations c'est peut-être la plus gracieuse, M. Tremblay, un élégant comte de Guiche, Emmanuel gentil dans son rôle de poète pâtissier, mais chose qui s'explique par ses succès comiques antécédents, ses larmes, pourtant réussies, ne purent impressionner le public. Plus il pleure, plus on rit !...

En passant—Le Monument National, qui a poussé le patriotisme à ses dernières limites, ferait œuvre pie, outre les professeurs d'histoire, d'éducation, d'ajouter un professeur "de savoir-rire à temps." Le besoin s'en fait sentir grandement. Allons, qu'une âme généreuse se dévoue pour sauver ses frères du ridicule !

Le théâtre National mérite la faveur populaire, par ses spectacles qui, pour être burlesques, ne sont pas dépourvus de situations d'un comique achevé. Ce n'est pas encore la délicatesse de l'art français, mais c'est de la bonne gaieté qui parfois ne manque pas de sel. Mlle de Verteuil est une comédienne de talent pleine de verve et d'entrain, l'avenir s'ouvre brillant devant elle. M. Palmiéri dans le rôle de juge, s'est montré un véritable artiste du genre. Sa mimique désopilante lui a valu un succès de fou rire dans la scène de la sourde. Bref, je crois que ce théâtre est le véritable pionnier de l'art. C'est lui qui, vraiment, s'est ouvert un chemin dans la torpeur populaire à l'égard de la scène française. Il y a bien un peu de bruchage, un peu de poudre, un peu trop de bruit pour les délicats, mais les commencent à évoluer nous verrons la direction lui servir des mets plus légers, voire même des crèmes. En attendant, on lui doit des félicitations pour le grand œuvre que la justice poursuit et dont le succès financier n'est que la juste rétribution : la conservation de la langue française au Canada.

On dit que l'Opéra Comique a les pâles couleurs et qu'il serait bon de lui intoxiquer quelque vigoureux. Pourquoi ne pas s'assimiler les éléments épars de la Gaieté française ? Au lieu de deux spectacles languissants, nous en aurions un réjouissant de santé. Mme D'Artigny est une favorite du public, sa gracieuse personne attirait au joli théâtre de la rue Sainte-Catherine un auditoire d'habitues qui lui doivent de bien agréables soirées.

Il fut un temps où les salons étaient le rendez-vous des artistes et le temple des arts. Alors, il y avait des fervents. Les salons de Milles Rombouillet, de Mme